

MARCEL BOULENGER

APOLOGIE DU DUEL

PARIS
SOCIÉTÉ DES TRENTÉ
ALBERT MESSEIN, ÉDITEUR
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19
1914

LE PRÉ AUX CLERCS

Ces dernières années, les cinématographes de Paris nous ont montré des duels, une extraordinaire quantité de duels. C'est là un spectacle très recherché, car nous aimons à éprouver les angoisses charmantes de l'amitié : or, il faudrait avoir vraiment bien peu de relations pour ne point connaître quelqu'un de ces messieurs, parmi ceux qui se sont battus depuis une quinzaine. Quiconque tient à eux, si peu que ce soit, se rend au cinéma pour les voir en découdre.

L'on s'attendrit, l'on s'émeut. « Ce grand fou ! » gronde tout bas une dame en extase, qui est la soeur ou la marraine du belligérant. Une jeune fille tremble, émerveillée : sans doute la fiancée du duelliste, elle apprend le respect. « Brave garçon ! » approuve l'oncle. Une autre voix murmure : « Très bien, Monsieur a été parfait... Mais Monsieur a tort de mettre une chemise toute neuve pour aller se la faire trouer; il en a d'autres pourtant. » Et c'est le vieux serviteur économe, qui soupire dans l'ombre.

Néanmoins, l'on n'entend pas que des éloges, mais également des blâmes. Il en est d'affectueux : « Quand je verrai ce gredin-là, s'écrie un bourru bienfaisant, je lui prometterai bien que s'il se bat encore... » Le châtiment reste imprécis, mais sera rigoureux !

De plus graves reproches sont fulminés, par exemple : « Des bêtes féroces, ces bretteurs ! » Ou bien de méprisants : « Des enfants ! » D'indulgents : « Si ça les

amuse... » De surpris : « Tout de même, je n'aurais pas cru qu'on fût si sauvage !... » Et, de fait, on raille finement chez soi, dans un bon fauteuil, les pieds sur les chenets ; cependant, dès qu'on voit de ses yeux une vraie épée, fût-ce sur un film, c'est étonnant comme on la trouve pointue ; seulement, on n'avoue pas ça tout crû, on dit autre chose, on tourne autour.

Enfin viennent les flétrissures. Ce sont les vrais amis qui les infligent, parce que leur sollicitude s'inquiète à voir autrui se livrer ainsi scandaleusement à la curiosité publique. Il y a là un péril, dont une âme charitable doit avertir son prochain. Les personnes qui ne se battent guère n'approuvent pas cette coutume, tant s'en faut ! « Simple prétexte à réclame ! jugent-elles avec sévérité. Ces duels reproduits au cinématographe, quoi de plus ridicule ? Voilà qui donne un bien mauvais air aux affaires d'honneur... »

Eh ! c'est bientôt fait de décréter ainsi !... Mais observons d'abord que le cinématographe n'est pas toujours souhaité par les duellistes ; que parfois même ceux-ci le détestent, et l'interdisent formellement. Pourtant, allez donc l'éviter ! Si vous devez vous battre à onze heures du matin, et si, par surcroît, nul n'en a soufflé mot à personne, dès sept heures cependant, il y a trois automobiles et deux appareils au seuil de chacun de vos témoins, et du médecin. Sur le terrain, vous aurez beau fermer les portes : on y appliquera des échelles, les appareils couronneront tous les murs, escaladeront les grilles, se hisseront dans les arbres. Irez-vous dans un jardin particulier ? Tous les concierges de toutes les propriétés voisines seront soudoyés, et les fenêtres se loueront à prix d'or.

Et, d'ailleurs, je crois qu'en réalité les duels y gagnent : on les voit plus animés, plus audacieux, plus rudes, plus âpres, depuis quelque temps. Tirer à la main passe aujourd'hui — ce n'est pas trop tôt ! — pour grotesque, et si l'on attrape l'avant-bras, c'est par accident (croyez-vous qu'on fasse tout ce qu'on veut ?) L'escrime devient meilleure, et le courage aussi. Qui donc, en effet, ne voudrait faire figure de héros, sachant que huit jours durant il sera considéré par tout Paris sur des films divers.

Les raffinés qui dégainaient jadis sur la place Royale s'escrimaient en public, et tant pis pour les lâches, dont chacun ensuite se gaussait. Quelle est la différence, à cette heure ? Il s'agit de pousser sa botte vivement, allègrement, la main ferme et l'épée haute : si vous avez peur, les quatre témoins n'auront pas à vous en garder le secret, mais tout le monde le saura, tout le monde le verra. Nous avons un champ clos public, à présent, c'est celui de la chambre noire ; des hérauts d'armes, à savoir les opérateurs, qui nous défendent de nous dérober à la vue d'autrui ; et un juge, la foule, qui pour vingt sous achète — comme un magistrat sous l'ancien régime — le droit de se montrer sévère. Dame ! elle en use.

Pourquoi donc se plaindre ? Et pourquoi récriminer sans trêve contre les mœurs nouvelles, même si elles sont meilleures ? N'aimerons-nous pas du moins, en ce pauvre temps où nous voici, le courage charmant des jeunes hommes ? Quand ils ne jouent point à se faire casser les os en aéroplane, ils se chargent furieusement, par fierté, dans les duellodromes. Ce sont là d'assez jolies manières. Et même si nous devons cette bonne escrime et cette vigueur nouvelle au vœu de « paraître », faut-il encore boudier ? Mais non !

Bien au contraire, constatons joyeusement que le cinématographe forme une école de hardiesse, et que c'est, comme on dit, toujours cela de pris sur l'ennemi ! On n'en saurait trop prendre.

...Maintenant, s'il faut tout avouer, je ne me battrai jamais, en ce qui me concerne, sinon en quelque lieu discret, secret, où les écureuils uniquement, non les photographes, grimperont dans les arbres, et les moineaux seuls, au lieu des reporters, habiteront les toits. Mais c'est parce que je suis un poseur.

LES DÉTRACTEURS

Il n'y a guère de fanatiques du duel. Évidemment, l'étonnant Alfonso de Aldama, qui s'est battu trente fois pour le plaisir, vers 1885, avait le goût du duel : mais il faut, en ce cas, être prêt à sacrifier bien des petites choses, comme Alfonso lui-même, qui laissa un jour un de ses poumons sur le terrain. De pareils dilettantes sont

rare : c'est une vocation. Peu d'appelés, encore moins d'élus.

En revanche, on trouve beaucoup de personnes qui font usage du duel, parce que c'est une coutume française, et qu'ils sont Français. Ces personnes-ci craignent le ridicule de vouloir réformer le monde. Leur pays leur semble joli tel qu'il est, et ils vivent comme leurs pères ont vécu, sans faire tant d'histoires. On se bat, par ici ? Soit, battons-nous. On se met le soir en habit ? Bien, le frac sera prêt pour sept heures. On partira demain pour la guerre ? Parfait, où est la feuille de route?... Pourquoi crier, sermonner et prétendre rebâtir la société ? Naïveté de saint-simonien. Laissons donc ça.

D'autre part, en face des fanatiques, qui sont romanesques autant que rares, et des résignés tranquilles, nous avons les ennemis du duel. Ceux-ci parlent de Moyen Âge ; ils adjurent leurs concitoyens, ont foi dans le Code, font des discours que l'abbé de Saint-Pierre, et même que Bernardin de Saint-Pierre auraient pu écrire et signer... Dieu ! que de niaiseries ! En quelle année se croient-ils donc, ces vieux enfants-là ? En 1790, quand on faisait encore des projets de constitution ? Enfin, encourageons-les à fulminer ou à prêcher, puisqu'ils passent mieux leur temps ainsi... Mais où tout se gâte un peu, par exemple, c'est quand ils plaisantent : car vraiment ils se répètent, et il faut avouer que leur ironie est lourde.

Ils sont extraordinaires, les ennemis du pré où l'on ferraille ! On dirait qu'ils ne pensent qu'à ça. Nous autres, n'est-ce pas, nous songeons à nous battre quand il le faut, quand le procès-verbal d'avant-rencontre est signé. Puis, les épées remises au fourreau, c'est fini, nous passons à d'autres soucis. Au lieu que nos détracteurs reviennent sans cesse sur ce sujet, refont les mêmes plaisanteries rageuses, les mêmes homélies. C'est à croire que le duel leur paraît l'acte le plus solennel et le plus important de la vie, ou qu'il les épouvante : est-ce possible ?

Ces Messieurs reprochent à ceux qui se battent le tapage que l'on mène autour d'eux, le tintamarre de la presse. Mais nos duellistes en sont-ils responsables ? C'est un peu démodé de se figurer cela. À chaque rencontre, il est

vrai, la presse entre en folie : mais chaque fois aussi que M. le Président de la République inaugure une exposition — et Dieu sait si c'est encore plus insignifiant ! — le délire des photographes est le même. Nous n'y pouvons rien, c'est la vie : la vie en 1914, du moins.

Et puis, qu'est-ce qu'ils ont, avec leurs railleries héroïques au sujet des blessures trop superficielles échangées sur le terrain ? Il serait bon de dire quelquefois la vérité vraie. Tout homme de sport la connaît parfaitement, et la voici : on aura beau faire le malin, il n'y a rien de plus troublant, rien de plus... glacial, que de voir une épée bien solide, bien pointue, à un mètre de sa figure. Il faut de l'énergie et une volonté ferme pour marcher contre cet acier aigu, et pour attaquer malgré tout. L'escrime à l'épée rend excessivement difficiles les coups violents, mais le seul fait de les chercher et de les tenter est déjà très bien. Quand on attaque nettement, sur le terrain, on est brave. Et quand on est brave, on est sympathique à la majorité — en France. Il faut se faire une raison, Messieurs.

D'ailleurs, les ennemis du duel n'ont qu'à continuer : ils en écartent les fâcheux, rien de mieux... Reste maintenant une simple question de tenue : il semble qu'un homme aura toujours bonne grâce à blaguer les rencontres, quand il se sera bien conduit sur le pré; au contraire, ses ironies seront plus pénibles, s'il y a fui ou tremblé. Mais le moindre tact indique cette nuance.

LES TÉMOINS

Il ne faudrait pas croire que les Français, partisans résolu du duel, se grisent de mots, et se figurent, comme au temps jadis, que le combat singulier est le jugement de Dieu, ou que, pour avoir donné un coup d'épée à quelque calomniateur, ils auront convaincu celui-ci qu'il avait tort.

Non, certes ! Seulement, nous sommes, au fond, des gens très pratiques, voyez-vous : et nous avons remarqué que, neuf fois sur dix, un duel étouffe aussi discrètement que possible un scandale ; qu'il arrête jusqu'à un certain point, et non sans élégance, la goujaterie d'abord, puis la calomnie trop effrontée, comme aussi pas mal de vilénies mondaines et quelques

abus de presse ; qu'il permet seul de se défendre encore, lorsqu'il le faut, contre la tyrannie des millionnaires ou l'impudence des parvenus. Nous aimons mieux nous exposer à une épée que de nous envoyer l'huissier ; nous préférons un acte traditionnel, et qu'on ne peut vraiment pas qualifier de bas, ni de laid, à celui qui consisterait à s'en aller, tout gémissant, raconter à Monsieur le commissaire de police, à Messieurs les juges, à Messieurs les témoins, les avocats, les assistants et les gardes municipaux, qu'on vous aura ri au nez ou frappé.

On dira : « Un coup d'épée empêchera-t-il qu'on ait été giflé »? Non, évidemment ; mais un arrêt du juge enlève-t-il donc le coup honteux qu'on a reçu ? En ce cas, ajoute-t-on, il faut le rendre... Mais on ne peut pas ! Dans un salon, on casserait tout. Dans un restaurant, cela ferait une bagarre. Dans la rue, les sergents de ville ou les passants interviendraient.

Le duel évite le scandale et le bruit. Le duel évite aussi la brutalité, la grossièreté, les pugilats ignobles, les coups de pied ou de canne dans la rue, sinon les coups de revolver. Il est la dernière, la frêle, mais encore souveraine barrière contre les calomniateurs et les goujats. Puis, pourquoi le nier, le geste qui consiste à risquer sa peau, en somme, a toujours de la grâce.

Pourquoi ne profiterions-nous pas tout naturellement, nous autres Français, de nos petits avantages ? À côté, au delà de nos magistrats, nous avons, en effet, ce que nous nommons, en langage de duel, les « témoins ». Et il n'y a point là de quoi railler ; bien plutôt y aurait-il de quoi s'émerveiller. Car c'est une institution très délicate et des plus raffinées.

Chaque fois que notre dignité souffre, chaque fois qu'un rustre intervient, chaque fois enfin que l'on nous a manqué, nous n'en appelons pas au juge : car il ne se montrerait pas seulement ridicule et indiscret, mais encore, qui pis est, incompetent. Loin de là ! Sans histoires et sans scandale, sans enquêtes ni disputes publiques, modestement et vivement, nous envoyons des témoins. Et ceux-ci expliquent, élucident, arrangent, concluent, apaisent. Ce sont des avocats et des avoués, attentifs, zélés. Qu'ils vous mènent battre, ou arrêtent les termes, longuement pesés, d'un procès-verbal, l'affaire

est close après qu'ils l'ont réglée, l'irritation cesse, les violences barbares n'ont plus raison d'être... Allons, le bon travail de ces gens-là fera-t-il encore rire ?

Malheureusement, il y a certainement des témoins trop habiles, trop retors, — comme il y a au Palais de Justice de trop bons avocats ; — ou du moins il y a des témoins *qui passent* pour trop habiles et trop retors. Ils ont un prestige exagéré, ils en imposent, ils font peur aux gens. Supposez, par exemple, qu'un brave garçon soit prêt à se battre de tout cœur, ou à s'en remettre à l'arbitrage de quatre témoins. Bon, c'est parfait. Cependant il se dit à lui-même : « Méfie-toi, mon garçon ! Tes témoins, à toi, sont d'honnêtes gens, et ils feront consciencieusement tout ce qu'ils pourront. Mais ceux de ton adversaire sont de vieux pratiquants, qui ont déjà « travaillé » dans vingt affaires. Ils connaissent toutes les ruses, sauront créer des incidents, et écraseront à tout propos tes représentants sous l'autorité de leurs noms, ou celle, plus intolérable encore, de divers codes in-8°, in-4°, ou in-folio. De sorte que, même si l'on fait droit à toutes tes demandes, le procès-verbal au moins sera rédigé de telle sorte que tu auras l'air d'avoir été bafoué... » Et alors, il n'est pas content, le brave garçon, et il se plaint que le duel existe. Il faut avouer que là, il n'a pas tout à fait tort.

On ne le sait peut-être pas assez : il y a dans Paris toute une classe — hélas ! je crois bien que j'en suis — de témoins « habitués », on serait même tenté d'écrire « professionnels », bien qu'ils ne touchent point d'honoraires. À la moindre dispute, sportsmen, gens du monde ou gens de lettres se précipitent aussitôt chez X..., chez Y... : « Mon cher, on m'a insulté, je veux me battre, menez-moi battre ! Avec des témoins comme vous, etc... » Et les témoins « habitués » arrivent au rendez-vous d'un air glacial, gaillard ou suffisant, sûrs d'eux-mêmes ; ils trouvent devant eux des petits jeunes gens innocents ou de bons Messieurs émus, et ils les mettent dans leur poche, comme on dit, ils les anéantissent par leur prestige ou leur autorité légendaire... C'est une dérision.

De temps à autre, quelque Parisien réputé publie un code du duel, dans lequel il a condensé le résultat de longues et sages méditations. Mais croit-on que de pareils

ouvrages soient bien rassurants pour des témoins non « habitués » ? Point. Ceux-ci ouvriront avec inquiétude le nouveau code, trembleront d'y contrevenir, de tomber en la moindre faute ; bien mieux, ils redouteront d'en commettre de nouvelles, d'inédites ; bref, ils ne se soumettront que plus aveuglément aux adversaires qu'ils auront en face d'eux, s'ils les supposent plus expérimentés qu'eux-mêmes, plus « calés » sur le code, et doués, par là, de clartés divines touchant les choses de l'honneur...

Folies que tout cela, niaiseries, rêveries ! Faisons de la lumière, ouvrons les fenêtres, il est grand temps. Rassurez-vous, gens de sport, gens de lettres politiques et gens du monde. Et pénétrez-vous bien de plusieurs grandes vérités : 1° il n'y a pas d'autorité en matière d'honneur, il n'y a que la conscience, le bon sens et la délicatesse ; 2° il n'y a pas de témoins redoutables : n'importe quel homme lucide et honnête, s'il réfléchit bien à ce qu'on lui dit, à ce qu'on veut lui faire écrire, peut mener à bien, et victorieusement, la négociation la plus embrouillée.

Que faut-il seulement ? Perdre le respect, voilà tout, le respect absurde, le respect de paysan qu'a le public, en matière de duel, pour certains hommes d'épée. Eh quoi ! parce que j'aurai roulé dans ma vie un nombre incalculable de contre-de-quarte, ou mis ma signature au bas de plusieurs procès-verbaux, ma conscience en sera donc devenue plus sensible et mon jugement plus subtil que celui de mon voisin, dont le sport fut l'équitation plutôt que l'escrime, ou la distraction la musique plutôt que le « témoignage en cour d'honneur » ?

Mais alors, si l'on admet le principe de l'autorité, il faudra logiquement, humbles escrimeurs que nous sommes, que nous nous prosternions, par conséquent, que nous nous anéantissions, si jamais nous trouvons devant nous, dans une affaire, des témoins comme M. Bergson ou M. Anatole France ? ...

Voyez un peu le beau raisonnement: « Inclinez-vous devant mon autorité, Monsieur, car je suis un escrimeur illustre, et un témoin souvent consulté. » À quoi, un autre aussitôt répliquera : « Inclinez-vous à votre tour, Monsieur l'escrimeur illustre, car je suis un grand

archéologue, moi, ou un ingénieur fameux, et tandis que vous n'avez appliqué votre esprit qu'à combiner des feintes et des parades, j'ai employé le mien à bâtir des ponts ou à découvrir des œuvres d'art ». Finalement un dernier viendra qui dira : « Quant à moi, je suis le Pape, et vous allez me signer tel ou tel procès-verbal sans répliquer ! » Non, non, encore une fois, il n'y a pas d'autorité en matière d'honneur !

Et ma foi, personnellement, je ne serai content que le jour où quelque rival exaspéré, dans une réunion de témoins, m'aura enfin répondu : « Quoi, que me contez-vous, avec l'opinion de X..., de Y..., les précédents, les codes ? ...Monsieur, je me moque bien des codes ! Nous sommes assez grands pour prendre des décisions tout seuls, et de sages, et d'honnêtes décisions. Causons sérieusement... »

Oui, causons sérieusement, toujours sérieusement quand il s'agit du duel, qui est une institution aussi galante que commode, et à laquelle, quoiqu'elle semble absurde, un homme de goût est toujours bien forcé, en France, de recourir. Tenez, je vais vous dire un mot charmant que fit un jour un chirurgien célèbre, mort aujourd'hui, M. le professeur Poirier : « Le duel, s'écria-t-il, le duel est absurde ! Et, morbleu, je suis prêt à me battre contre qui soutiendra le contraire ! »

DE LA PEUR

Et maintenant, parlons du sport, et à ce propos, de la peur.

Or, proclamons-le tout de suite, et bien haut : le duel est une des plus belles et passionnantes épreuves sportives qui soient au monde ; c'est la plus haute expression de l'art et de la science en escrime ; le danger même qu'on y court est excitant, et il n'y a rien de plus magnifique qu'un joli coup d'épée — une attaque ! — bien porté sur le terrain, pourvu, bien entendu, qu'on n'ait pas peur, et qu'une crainte mesquine ne vienne paralyser tous vos mouvements !

Mais a-t-on peur, quand on se bat ? En général, non... Cependant, il y a bien des nuances à établir, et bien des distinctions à faire. Avoir peur, c'est un très gros mot.

N'avoir pas peur du tout, cela n'est permis qu'à certains, et matériellement impossible à d'autres. Montrer enfin ce qu'on nomme un grand courage, rien de plus rare. Essayons de préciser tout cela. La question a de l'intérêt sous deux points de vue. Elle peut servir à éclairer les personnes qui ne se sont jamais battues, et qui se font du duel une idée romanesque et folle. En second lieu, elle touche un point d'escrime intéressant, et devrait contribuer à faire poser une règle applicable aux assauts et aux poules à l'épée.

Mais d'abord, établissons un principe, qu'on devrait inscrire en lettres d'or dans les salles d'armes et dans les salles de rédaction des journaux : « Jamais rien de ce qu'on imprime sur un duel qui vient d'avoir lieu n'est entièrement vrai ». Hélas ! pourquoi le public n'est-il pas mieux persuadé de cette grande vérité ? D'une part, il éviterait ainsi d'être enivré par les récits attendris des gazettes, qui célèbrent avec lyrisme le courage toujours « admirable » des duellistes. Et, d'autre part, il ne se laisserait pas aller à des ironies vulgaires et déplacées à propos de deux hommes qui viennent de faire, autant que possible, leur devoir d'honnêtes gens. Car les journalistes vont toujours d'un excès à l'autre : s'il s'agit du duel *en général*, ils ne connaissent rien de plus inoffensif, de plus rassurant, ni au besoin de plus ridicule. S'ils parlent *d'une* rencontre en particulier, c'est toujours le combat émouvant d'Hector et d'Achille ! Il ne faut les croire ni dans le premier cas ni dans le second.

La vérité, c'est que parmi les hommes qui ne font pas habituellement de l'escrime... Mais ces hommes-là sont-ils exposés à aller sur le terrain ? Non. L'usage du duel n'est répandu, en somme, que dans quatre classes seulement de la société : le monde littéraire, le monde politique, le monde sportif et le monde proprement dit, le monde « mondain ». Les bureaucrates, les gens d'affaires, les commerçants de toutes sortes ne se battent guère : ils en sont fort capables, comme les autres, mais ils n'en ont pas souvent l'occasion, cela n'est pas entré dans leurs mœurs ; et, en fait, il n'y a que dans la société littéraire, politique, sportive et mondaine qu'on s'envoie des témoins. Or, ceux qui en font partie pratiquent généralement l'escrime, et n'ont pas grande surprise quand ils arrivent sur le pré. Toutefois, dans les groupes où il est admis que l'on se bat, il y a encore deux classes :

les escrimeurs médiocres ou nuls, et les escrimeurs passables ou bons.

Parmi les premiers, j'ai vu certainement des cas de peur manifeste. De malheureux petits « cerceaux », de gros députés, des écrivains ridicules et piteux restent souvent là, l'un devant l'autre, tenant leur épée à bout de bras et n'osant bouger, cherchant désespérément à se piquer la main. On a l'envie de les pousser l'un sur l'autre. C'est dégoûtant !... Ajoutons cependant que généralement, au bout de deux ou trois reprises, ils se sont mutuellement rassurés, et que la rencontre finit d'une façon moins lamentable qu'elle n'avait commencé.

Mais, sauf ces spectacles pénibles et, je le répète, exceptionnels, il ne me souvient guère d'avoir vu des combattants montrer scandaleusement leur crainte. Celle-ci était en eux sans doute, un œil exercé l'apercevait à certaines hésitations des jambes, à certaine fébrilité de l'épée, à certaines contractions involontaires du visage. Mais elle ne se trahissait pas autrement, et l'on peut affirmer, en définitive, que devant quatre témoins et deux médecins, un homme, quelque ému soit-il, trouve presque toujours en lui assez d'énergie ou d'amour-propre pour faire bonne figure sur le terrain. Il est certain, en outre, que si les apathiques et les mous faiblissent peu à peu, les nerveux, au contraire, s'excitent pendant le combat. Les nerveux se battent le plus souvent assez bien ; il est vrai que le plus souvent aussi, ils se font blesser.

Y a-t-il, d'autre part, des hommes à sang très lourd et à l'esprit très peu imaginaire, chez qui l'appréhension, ou plutôt la prévision des coups qu'ils peuvent recevoir, n'existe point ? Je le crois. Ceux-là ne peuvent évidemment éprouver aucune peur ; ou du moins ce sentiment se réduit à presque rien pour eux. Mais on ne peut dire qu'ils soient véritablement courageux ; ils ne connaissent point le danger ; à peine, par conséquent, ont-ils du mérite à s'y opposer.

C'est parmi les hommes de sport, habitués à payer de leur personne, à dompter par la volonté leurs faiblesses physiques, qu'on observera les duellistes les plus courageux. Et entre tous les hommes de sport, c'est chez les escrimeurs assurément qu'il est le plus facile

d'observer le véritable courage. À bravoure égale, on discerne mieux celle d'un bon escrimeur. Un homme d'épée inexpérimenté ne saura jamais, même s'il est héroïque, que se porter follement en avant, et donner des signes inutiles et un peu agaçants d'intrépidité, comme par exemple de sourire, de faire de l'esprit sur le terrain, etc... Tandis qu'un tireur habile peut témoigner de sa bravoure par une preuve irréfutable et nette, à savoir celle-ci : amener avec intelligence et sang-froid une attaque hardie, l'exécuter rapidement, énergiquement, franchement, et la pousser bien à fond. On ne peut rien faire de plus beau sur le terrain.

Cela est excessivement rare. Car si des exemples de couardise évidente ne se remarquent presque jamais dans les duels, ceux d'une bravoure magnifique et parfaite ne se voient guère davantage. Toutes les rencontres, à peu d'exceptions près, méritent la note « assez bien ». Combien voit-on de grandes attaques franches exécutées de sang-froid sur le pré ? C'est là le critérium de la bravoure : attaquer.

Il y a, en effet, une difficulté, non pas deux fois, mais vingt fois plus grande, à fournir une attaque devant une pointe nue, qu'à se défendre, fût-ce d'une façon remarquable et « artistique », comme disent quelques dilettantes. Tout adversaire qui attaque, montre un courage infiniment supérieur à celui du combattant qui guette et qui attend. Ce dernier laissera peut-être voir de remarquables qualités d'exécutant ; mais l'autre a plus de sang, d'énergie, d'action physique et morale, il est mieux doué, il est plus brave — et d'ailleurs, cinq fois sur sept, c'est lui qui touche.

(Aussi voudrais-je que dans les assauts d'escrime on comptât deux points pour une attaque réussie ; mais qu'en cas de coup double, et afin de bien démontrer la difficulté pratique du terrain, ce fût toujours l'attaqueur, et non celui qui a arrêté l'autre, qui eût tort.)

Résumons-nous : dans nos duels, il y a peu de lâches, comme peu de héros ; d'autre part, le grand courage consiste à attaquer à fond.

Mais, dira-t-on, vous ne nous parlez que des duels à l'épée... Sans doute. Le duel au pistolet n'est qu'une bouffonnerie, ou un massacre.

LES MARCHANDS DE DUELS

Comment ? Nous aurions des marchands de duels, c'est-à-dire des gens pour qui se battre est une situation sociale, qui fortifient leur position sur le pavé de Paris en se battant, qui — horreur ! — vendent leur épée, peut-être ?...

Que non pas ! Le temps des gladiateurs est passé ; on ne rencontre plus de *bravi* que dans les romans d'Alexandre Dumas, et le dernier des spadassins agonise sur la scène de la Porte-Saint-Martin, je pense, ou dans les coulisses de l'Ambigu.

Seulement, le sport, qui depuis une vingtaine d'années a créé chez nous plusieurs personnages nouveaux et curieux, aura aussi donné naissance à ce type général que j'appelle, faute d'un meilleur mot, le marchand de duels. Le terme « duelliste », en effet, est suranné, un peu niais, il a trop servi : on évoque, en l'entendant, des peintures de boîtes de dragées représentant deux petits seigneurs Louis XIII en train « d'en découdre » sur le pré. Le terme « raffiné » signifie trop de choses qui ne s'appliquent pas toutes — oh, non ! — à nos modernes hommes d'escrime. Qu'on me laisse donc dire « marchands de duels ». La langue française est un peu pauvre — c'est là son unique défaut — et je n'ai pas le choix.

Ne croyez pas un seul instant, surtout, que ceux dont je vous parle gagnent de l'argent à se battre ainsi, ni qu'ils soient des « professionnels », comme on dit en sport. Non pas, encore une fois, car ce sont de galantes gens, braves comme leur épée, très sympathiques le plus souvent. Vous les connaissez, vous les aimez sans doute : et cependant vous les fuyez. Peut-être même, dans la hâte d'une conversation ou dans la torpeur d'une journée caniculaire, portez-vous sur eux un mauvais jugement ? Eh bien ! vous avez tort, et je voudrais essayer de vous le prouver.

Voyons pour cela comment peut se former, s'affirmer, se développer l'un de ces hommes si chatouilleux sur le point d'honneur, comment il en arrive à cette susceptibilité exceptionnelle, quelles sont les circonstances qui l'y poussent. C'est en connaissant mieux l'humanité qu'on la comprend bien : et dès qu'on l'a comprise, on l'excuse, on lui pardonne tout, hélas ! même le vol, même le meurtre, — même la sottise.

Prenons donc notre héros au collège, et nommons-le, si vous voulez, Rodrigue, par exemple. Le jeune Rodrigue quitte le lycée bachelier ou non, plutôt non. Il fait son service militaire, il en sort maréchal des logis, sergent ou officier de réserve. Et le voilà dans Paris, dans la vie. Que va-t-il faire ?

De l'escrime, d'abord. Il est assez fort escrimeur, en effet. Il a gagné des prix scolaires, et figuré dans des poules et des assauts. Il tire donc en public, gagne peut-être un championnat ; puis, un beau jour, la Providence veut qu'il ait un duel. On potine dans les salles d'armes : « C'est le jeune Rodrigue qui se bat. — Fichtre !... » Le potin gagne les salles de rédaction ; on voit passer des notes, des comptes rendus de la rencontre.

Et, dès lors, la vie devient belle et facile pour Rodrigue. On l'invite à tirer plus souvent, on le considère ; d'autres marchands de duels, jaloux, lui cherchent des querelles ; une renommée mystérieuse de loyauté particulière et de vertu l'environne peu à peu. Il devient vénérable et comme sacré. On dit : « C'est Rodrigue, n'y touchez pas... Il vous enverrait ses témoins, il vous tuerait... » Et c'est vrai qu'il fera l'un sûrement, et peut-être autre.

Les conséquences, vous les voyez. Pour soutenir une situation uniquement due à l'escrime, il faut continuer à faire des armes et à se battre. Pour faire des armes, on peut aller à la salle tous les jours et tirer dans les assauts publics. Mais, pour se battre, il faut qu'une occasion surgisse, et c'est plus difficile. Aussi Rodrigue se trouve-t-il en proie à une angoisse spéciale : « Est-ce aujourd'hui que l'affaire viendra ? se dit-il. Ce monsieur me l'offre-t-il ? Ne m'a-t-il pas offensé ? Je crois bien que si. Vite, mes cartes ! » Concluez-vous que Rodrigue cherche des affaires ? Non, mais il les guette. Ce n'est pas le chasseur en plaine ; mais c'est le chasseur à l'affût.

Tant que Rodrigue est jeune, son anxiété du point d'honneur a quelque grâce, je l'avoue. Quand il vieillit, c'est moins drôle. Son geste s'alourdit. On se lasse de causer avec un homme dont, à chaque instant, la physionomie devient, tragique. Et, peu à peu, la solitude se fait autour de lui. On en a peur ? Oui, comme d'un revolver chargé : cela vous part dans les mains au moment où l'on n'y songe pas. Écartons donc Rodrigue de notre route, et faisons l'espace vide autour de lui. Tâchons que les marchands de duels restent entre eux. Qu'ils continuent seuls ces conversations où, à chaque instant, l'on s'interrompt : « Ah, pardon, ce mot-ci ne saurait passer : il faut que j'aille chercher mes témoins... »

Tant qu'ils se battront entre eux, d'ailleurs, le mal sera supportable. On regrettera seulement qu'ils ruinent ainsi chaque jour et discréditent dans l'opinion française la belle cause du duel, si utile, lorsqu'il est opportun, et si noble, lorsqu'il est juste. Mais enfin, tant que nos « condamnés au duel » ne feront qu'égratigner des snobs ou que répandent la terreur parmi des viveurs inutiles, après tout, mon Dieu...

LES ESCRIMEURS

Quant aux grands assauts d'escrime, comment décrire à souhait les émouvantes campagnes auxquelles ils donnent naissance, les passions qu'ils déchaînent, les convulsions dont ils sont la cause ?

Il est vrai que tout cela se passe dans la coulisse. Le public n'en sait rien. On apprend que le fameux Pierre, champion du tournoi des Champs-Élysées, va rencontrer l'illustre Paolo, héros de Bologne ou terreur de Venise ; ou bien que le jeune professeur Jacques, de toute récente renommée, doit se mesurer avec le fameux Maximilien, vieux maître chargé d'ans et de gloire. Très bien. Annonce agréable, sensationnelle. On attend avec plaisir la date fixée. Le soir venu, l'on se met en habit, l'on dîne finement, après quoi l'on se rend au cirque ou à la salle des Agriculteurs — et là, catastrophe ! on apprend que le professeur Jacques a la migraine, que le vieux maître Maximilien baptise son petit-fils, et que, loin de faire un assaut courtois, l'illustrissime Paolo envoie ses témoins à l'incomparable Pierre. On se demande ce qui s'est passé...

Ou du moins, on se le demande si l'on n'a pas lu les journaux dans la semaine : car neuf fois sur dix, les feuilles ne furent pleines que des missives enflammées envoyées par ces sensibles artistes que sont les escrimeurs. On a parlé des poètes, on les a traités sans ménagement de *genus irritabile*, ce qui, déclarent les prosateurs, est une bien grande injure. Mais que ne dirait-on point, alors, de ces redoutables, romanesques, chimériques et fols escrimeurs ? Chacun d'eux est susceptible au point d'en devenir contagieux ; vous n'êtes pas entré dans une salle d'armes depuis un quart d'heure, que déjà vous vous sentez des délicatesses. Si un moulin à vent venait à vous porter ombrage en sortant de là, je gage que vous chercheriez vos cartes de visites. Qui a soutenu que le casque de don Quichotte était perdu ? On ne l'a donc pas cherché dans les salles d'armes ? Seulement, par décence et bon goût, il se nomme là masque d'escrime : mais c'est bien le même, c'est bien lui.

Hélas ! dans quel guêpier se risquent les organisateurs d'un important assaut public ! Les malheureux : s'engagent dans le maquis des concurrences et des rivalités ; ils se fourvoient dans la brousse inextricable des intérêts contraires et des vieilles vendettas. Songez qu'un escrimeur est un être d'une mémoire extraordinaire : il peut n'appeler qu'on l'a froissé voici quelque dix-sept ans, entre onze heures et onze heures dix du soir, à tel endroit, et de telle façon. Personne cependant ne l'a remarqué, sinon lui. Toutefois, si vous l'ignorez, il ne sera pas content, et vous pouvez lui demander de tirer dans votre assaut : plus souvent !...

En outre, il faut se garder d'opposer sur la planche deux tireurs dont les jeux se heurtent et se contrarient trop ; non plus que des élèves de deux salles qui se haïssent à mort, ainsi qu'il arrive ; ni deux membres de familles gravement brouillées ; ni le fils d'un député élu avec celui du candidat battu aux dernières élections dans la même circonscription ; ni un tireur récemment décoré et un qui veut l'être ; ni un trop âgé et un trop jeune ; ni un obèse et un gringalet ; ni des journalistes sportifs qui ont eu polémique, etc., etc. Il n'y a que les escrimeurs qui ont été l'un contre l'autre sur le terrain ; ceux-là, vous pouvez les marier sans danger sur la planche : ils sont toujours raccommodés, et mieux encore, amis intimes.

Quand le délicieux Alfonso de Aldama avait réussi quelque très joli coup :

— Ah! mon cher, s'écriait-il, battons-nous! Je veux te recommencer ce coup-là sur le pré!

Il avait bien raison. Avec un beau coup d'épée, si l'on ne fait pas un mort, on gagne du moins un ami intime. Mais Alfonso souriait toujours, lui, sous son masque. Nos auteurs l'eussent renvoyé à l'école. J'eusse été curieux d'entendre ce qu'il leur eût répondu.

LE BEL AIR

Pour insulter.

Je dînais au Café de Paris, vis-à-vis du marquis de Monpavon, dont j'avais l'honneur apprécié d'être l'hôte, en compagnie d'une amie, belle entre toutes. Un monsieur entra : « Oh! fit-il, en serrant la main du marquis, vous êtes, je le vois, ainsi que Madame, en mauvaise compagnie » Je me levai, et le giflai.

Non, les bouteilles dont la table était couverte ne tombèrent pas. Non, le chapeau de notre amie ne se trouva nullement froissé, dérangé, ni même effleuré. Non, un bruit scandaleux ne s'éleva point dans le restaurant. Mais la verrerie vacilla légèrement, la demoiselle dut se garer, une rumeur se fit, et c'en fut assez pour que le marquis eût pâli de dépit et d'ennui.

Par amitié, sans doute, il accepta de me servir en cette occurrence. Par amitié aussi, néanmoins il consentit à me reprendre de mes fautes.

« N'insultez jamais ainsi, me dit-il, c'est incorrect, et c'est incommode. Une insulte, dans un lieu public, ne doit pas même être prononcée sur un ton élevé. Il faut qu'on la murmure avec précision, tout simplement : cela suffit. Et puis, que désirez-vous ? Faire naître des représailles, tout en restant l'offensé, n'est-ce pas ? Cela exige beaucoup de précautions et de calculs.

» Si néanmoins vous voulez gifler, puisque toutes les folies doivent être prises en considération, que ce soit en un lieu suffisamment garni de monde, couloir de

première, antichambre politique, salon littéraire, afin que toute bagarre ignoble qui pourrait s'ensuivre se trouve aussitôt arrêtée.

» Si vous voulez, au contraire, être giflé — ce qui demande beaucoup plus de tact et de goût — mesurez bien votre espace et votre terrain. Veillez à ce qu'il n'y ait à l'entour ni bruyants verres de Venise, ni faïences de prix, ni trop de femmes impressionnables. Prenez quelques leçons spéciales de boxe, lâchez délibérément votre insolence, voyez venir le coup, et parez-le bien net. Votre adversaire a levé la main le premier, il est dans son tort. Si, en outre, vous avez parlé un tantinet hors de portée, celui-ci aura dû s'avancer pour vous atteindre : il aura été ridicule.

» Il ne vous reste plus après cela qu'à donner votre carte. Évitez de la chercher avec émotion et tremblement en bouleversant tous vos papiers. On vend aujourd'hui de délicieux petits porte-cartes, menus et minces, pareils à des porte-cigarettes nains. Vous en avez toujours un sur vous, et qui ne contient qu'une seule carte. Vous le tirez élégamment de votre poche, vous ouvrez, vous offrez... »

Et, ce disant, le marquis mime ce qu'il sied de faire, et me présente, tout ouvert, son étui à cartes avec une grâce et une impertinence telles, que j'ai bien envie de le gifler aussi un peu, pour sa peine.

Pour se battre.

Le marquis de Monpavon m'a mené battre.

Rappellerai-je qu'au moment de quitter mon logis, et tandis que je recevais un chapeau haut de forme des mains de mon valet de chambre : « Plaisantez-vous ? fit-il avec un peu de colère. À quel moment de la journée sommes-nous ? Le matin. Et où allons-nous ? A la campagne. Ayez donc l'obligeance, s'il vous plaît, de prendre un chapeau rond. Voyez plutôt le mien. Le duel, je le veux bien, n'est pas positivement un sport : aussi n'y faut-il pas un costume spécial. Mais ce n'est pas non plus un acte solennel : veuillez donc y venir tout simplement, je vous prie. »

Dirai-je que vu son rôle de premier témoin, il refusa de faire quoi que ce fût jusqu'à ce qu'on eût joint les épées ; qu'il envoya son second compter les pas, préparer les armes, presser les docteurs, habiller les combattants, achever tout le ménage enfin, duquel un Monpavon ne pouvait se mêler.

Insisterai-je sur mon étonnement à l'entendre nous murmurer d'une façon inintelligible les phrases d'usage avant le combat. « Souhaitiez-vous donc, me répondit-il ensuite quand je lui en parlai, que je semblasse vous croire ignorant de ces règles élémentaires ? Un homme du monde prendra-t-il l'épée adverse de la main gauche ? Ne s'arrêtera-t-il pas de lui-même à la voix de l'arbitre, devant le risque de tuer comme un voyou ? »

Un instant, faisant état de mon sang-froid et de ma liberté d'esprit, je crus pouvoir réciter à propos un ou deux vers latins, selon que M. de Stendhal le conseille en pareille circonstance. Mais aussitôt le marquis de s'écrier : « Oh ! de grâce, point de Virgile ! Choisissez Horace, dont il est plus difficile de se souvenir. Ne reculez pas au besoin devant quelque Tacite, et si vous pouviez même atteindre à du Sénèque, je vous tiendrais pour un homme ».

J'ajouterai qu'afin de mieux briller sous les yeux de M. de Monpavon, je montrai pendant le combat une témérité imprudente, qui me valut ce coup d'épée à l'épaule dont je souffre encore. Mais la douleur physique existe peu sans doute pour ce gentilhomme, qui, ce matin même, était chez moi, exigeant que je le servisse à mon tour dans une affaire. « Et contre qui ? — Contre Madame X... — Allons donc ! — Eh oui... Cette dame a bel et bien prétendu qu'un de mes propos était indésirable. Je lui demande réparation. N'est-il point juste que les femmes qui flétrissent autrui en supportent la responsabilité ? Il est grand temps qu'on les conduise hardiment sur le terrain. »

Dominant ma stupeur, je lui demandai à quelle arme il comptait se battre. « Nous nous battons à la fessée, dit-il... L'offensé fessera l'offenseur.

— « Avec des gants ? » fis-je étourdiment.

Mais ici j'avais dû choquer le marquis, si j'en crois le sec : « Naturellement ! » qu'il me jeta au nez.

LE DOCTORAT ÈS DUELS

Non, oh ! non, la vie moderne n'est pas clémente aux jeunes gens : ceux-ci ont vraiment trop de choses à apprendre.

Supposons un garçon à la fleur de l'âge, après son service militaire. S'il est bon sujet, il a dû passer son baccalauréat, peut-être même une licence : au point où on les accorde aujourd'hui, ce n'est pas la peine de s'en priver. Notre jouvenceau sait donc décliner sans faute *rosa*, la rose, et voici qu'il a déjà oublié assez bien sa grammaire française, en signe d'indépendance et de maturité d'esprit.

Passons maintenant aux choses sérieuses : notre gaillard monte à cheval comme Nessus ou Chiron, chasse à courre et en battue, pêche la truite, joue parfaitement au golf, au polo, au tennis, danse à ravir, patine et fait du ski, nage, boxe, sait manier une épée. Il s'est battu au moins une fois, par convenance. Il a des chevaux et des lévriers de courses. Non seulement on lui a enseigné pendant trois ans à conduire un peloton ou à pointer des canons, mais encore il avait eu le temps de se perfectionner auparavant dans l'art du bridge, du poker, voire du baccara, comme dans les pratiques de cette civilisation abrégée, sournoise et honnête, qui nous suffit à cette heure. Avons-nous besoin d'ajouter que le jouvenceau parle exquisement anglais, et même un peu français, sans trop d'accent. Enfin il est un jeune homme du monde accompli : on croirait qu'il n'a plus qu'à se laisser vivre.

Or, hélas ! il n'en est rien, car il lui reste à prendre ses grades dans l'honneur. Il lui faut être témoin plusieurs fois, et dans des affaires de plus en plus délicates et difficiles. Selon ses états de services, le comité du cercle Hoche lui délivrera successivement ses brevets de bachelier, de licencié ou de docteur. Mais — ne cachons rien de la vérité — le simple bachot d'honneur ne suffit pas à qui veut faire figure convenable dans Paris, Deauville, Cannes et Longchamp. Il faut au moins la licence : et certes l'université de la rue Daru l'accorde moins aisé-

ment que ne le fait la Sorbonne. Quant au diplôme de doctorat, l'on n'y saurait prétendre avant la dixième ou douzième soutenance de thèse, j'entends la dixième ou douzième signature de procès-verbal.

Parfois un esprit particulièrement bien doué sera nommé docteur en honneur (mais peut-être vaudrait-il mieux dire « ès duels », par simple souci de précision, car l'honneur est trop haut, trop vaste, il fait éclater les définitions) après n'avoir signé que trois ou quatre procès-verbaux tout au plus. Cela dépend de la complication des litiges, du temps qu'ils auront duré, du travail dépensé, du nombre de centimètres de copie envoyée aux journaux, de l'heureuse fécondité des problèmes proposés, du grouillement des personnes engagés, de la chaîne plus ou moins bien ciselée, reliant les incidents aux incidents, les scènes à faire aux scènes déjà faites, les actes aux prologues, les développements aux prémisses, de l'ingéniosité touchant les qualifications de compétence, les analyses psychologiques d'intentions, les anéantissements de carences, ou, au contraire, leurs retouches, leurs réfections, sinon leur merveilleuse et harmonieuse éclosion.

Assurément, deux mois, six mois ou un an de labeur acharné dans une bonne affaire d'honneur, comme celles que nous avons vues parfois, vous changent un témoin ordinaire en licencié qui ne craint plus personne autour d'un papier de procès-verbal, et bientôt en docteur chevronné, dont l'opinion fait loi, non sans raison, morbleu !... Il y a ainsi une trentaine de docteurs, à Paris : certes un jeune homme n'a pas besoin d'avoir passé, comme eux, tous ses examens. Mais, je le répète, s'il n'étudie pas sérieusement, et ne se fait pas au moins recevoir licencié ès duels, il en sera moins galant homme, et commettra toutes sortes d'impairs.

N'a-t-on point honte à se rappeler les mœurs barbares de nos pères ?

À moi, comte, deux mots !...

et l'on en décousait !... Quelle grossièreté ! Quelles façons naïves ! Nous sommes à présent plus raffinés.

Néanmoins un paysan du Danube, une sorte de Huron, a dit à l'auteur de ces lignes : « Que d'affaires pour une affaire ! Que de comités, que d'autorités, que de monde, que de formules, que de fo...orme ! Mais il n'y a pas d'autorité en matière d'honneur : il n'y a que la conscience, le bon sens et la délicatesse. Il n'y a pas de docteurs ès duels : n'importe quel honnête homme, lucide et attentif, s'il réfléchit bien à ce qu'on lui dit, à ce qu'on veut lui faire écrire, peut mener à merveille la négociation la plus embrouillée... Voyez un peu le beau raisonnement : « Inclinez-vous devant mon autorité, déclarera quelqu'un, car je suis un témoin souvent consulté ». À quoi un autre aussitôt répliquera : « Inclinez-vous à votre tour, car je fais partie de tel comité, de tel autre et de tel autre encore. Vous allez donc me signer tel ou tel procès-verbal, sans répliquer ! » En voilà, du galon, en voilà, une poussière !... »

Mon Huron s'exprimait avec une vulgarité révoltante, en quoi il avait tort. Mais je ne l'ai pas trouvé si ridicule.

DE L'ATTENDRISEMENT

Les escrimeurs sont vraiment doués d'une âme trop tendre ; ils ne cessent de s'attendrir et de pleurer les uns sur les autres. C'est un concert de soupirs émus. Parlent-ils d'un ancien escrimeur, d'un homme qui passait des dégagements en 1875, ou même en 1885 ? Aussitôt, voilà que leur voix tremble et que leur gorge se serre : on croirait qu'il s'agit de leur vieux grand-père, ou d'un vieil invalide qui a sauvé la patrie.

Un de leurs jeunes professeurs fait-il un assaut contre un adversaire qui n'est pas prévôt de troisième classe ? Vite, on s'attendrit encore, on fait une collecte, on réunit une petite somme, et l'on offre au jeune professeur un objet d'art orné d'une plaque commémorative, sur laquelle on compare ce moderne héros à Jeanne d'Arc ou au chevalier d'Assas.

— Mais l'escrime mérite quelque honneur : c'est un art noble.

— Ah ! voilà, un art noble ! Mais si l'escrime est telle, que sera la course en chars, que sera la lutte, que sera le

pugilat, autant de sports artistiques décrits aux funérailles même de Patrocle, en pleine Iliade, et remontant à une antiquité bien plus impressionnante encore que l'exercice enseigné dans nos salles d'armes ? Tenez, ce sont les vieux escrimeurs qui ont commencé à se chanter les uns les autres ; mais ce sont les chroniqueurs qui ont surtout contribué à donner l'habitude de tous ces bégaiements admiratifs et de ces dithyrambes séniles.

— Nous faisons ce que nous pouvons ; c'est pour encourager l'escrime.

— Vous ne l'encouragez pas, vous l'abêtissez, vous l'idiotisez. Vos comptes rendus sont des litanies. Vous finirez par rendre impossible l'usage de tous les adjectifs sympathiques de la langue française. Non, il faut réagir. Assez de sourires, assez de larmes d'extase !

Fondons plutôt une ligue contre l'attendrissement en escrime. Les seules clauses seront-elles celles-ci : tout membre doit avoir moins de trente cinq ans ; il doit jurer de n'avoir jamais vu tirer jadis nos vieilles gloires françaises ; il s'engage à ne jamais employer que des adjectifs précis.

— Pourtant, si l'on ne pleure plus, si l'on ne se jette plus dans les bras les uns des autres après chaque assaut, l'escrime est perdue. Les escrimeurs se brouilleront entre eux et ne se salueront même pas dans la rue.

— Eh bien, ce sera comme s'ils ne s'étaient jamais connus. Ils ne se rencontreront désormais que sur le terrain et, ne sachant plus manier leurs armes, ils se tueront... enfin !

ET CAUSONS UN PEU DE LA BOXE, POUR FINIR

« — Mais vous, me répondra-t-on, vous, n'aimez pas boxe !... »

Et pourquoi me dira-t-on cela ? Pour me vexer, parbleu, pour me déshonorer aux yeux de tous mes amis, et de tous mes ennemis, aux yeux de tout le monde...

Quelqu'un qui n'aime pas la boxe ! Imagine-t-on pareille énormité ?

Il est vrai qu'il y aurait scandale. Aussi je ne veux pas laisser croire un seul instant qu'un écrivain français puisse en effet ne pas sentir ce qu'il y a de scientifique et de fin dans un beau débat de boxe, toute l'énergie, tout le puissant désir de vaincre que doit y témoigner un excellent athlète. Il serait bien difficile qu'un vieux dégustateur de sport, tel que l'auteur de ces lignes n'éprouvât point une sorte de délectation à suivre certaines séries de coups parfaitement portés, et comme exigés les uns par les autres ; qu'il ne s'émût pas devant l'endurance et le patient, le rusé courage de l'homme dominé, ainsi que devant le geste allègrement entreprenant du combattant dominateur. Que l'on veuille bien se rassurer, il n'est rien de tout cela.

Nous ajouterons que la scène, au cours des rencontres sensationnelles, ne manque pas d'un pittoresque très « 1914 » ; il est savoureux de contempler cette assemblée si correcte d'hommes en habit, mêlés aux femmes en robes de soirée, tous et toutes groupés autour du ring férocement éclairé, sur lequel deux hommes demi-nus, parfois couverts de sang, combattent.

Les soigneurs en chandail, les cuvettes, l'éponge, le citron, il y a plaisir à rapprocher cela de la dame spectatrice qui porte un rang de perles à son cou fragile, ainsi que des dilettantes aux plastrons de neige discutant les coups, la cigarette aux doigts. C'est très Empire romain, très Tacite. On trouve céans, mélangés, de la rudesse et du raffinement : en ce qui nous concerne, nous aimons beaucoup cet alliage-ci.

En outre, la boxe a sa tradition, ses titres d'ancienneté. Quand Brummel n'était encore qu'un jeune cornette distrait, au régiment, déjà le « noble art » passionnait les « Corinthiens », comme on nommait alors les élégants amateurs de sport. Faisant trêve pour une fois à ses histoires ténébreuses, sir Arthur Conan Doyle a écrit un roman très amusant, *Jim Harrison Boxeur*, qui nous montre le monde des champions et des corinthiens vers 1812, en Angleterre.

« C'est grâce à la boxe, déclarait-on alors chez nos voisins, que la bataille de Waterloo a été gagnée... »
(Mais serait-ce aussi parce que nous négligions ce sport, que nous avons, nous autres, remporté la victoire d'Austerlitz ?)

Bref, nous aimons, nous louons, nous respectons le pugilat, voilà qui est entendu... Seulement, c'est notre ami François le snob qui nous en dégoûte un peu. Que voulez-vous ! François montre toutes les grâces, mais trahit aussi toutes les niaiseries. Voici sept ou huit ans, il se fût détourné avec dégoût d'un ring. Divertissement non classé, plaisir plébéien... Aujourd'hui, il parle d'*uppercuts* avec une grande aisance. Il juge les athlètes, il tranche... Je sais bien, pour ma part, qu'il s'ennuie aux matches les plus importants : mais n'attendez pas qu'il l'avoue ! Il dira seulement d'un petit air négligent : « Un tel ne peut plus rien encaisser, mon cher... » Et sur quel ton, et de quel air !

Puis, ne parlez jamais devant ce bon François de combat réel, de défense personnelle, pratique appropriée à nos mœurs. Ne lui dites pas : « François, si vous en voulez à votre prochain, n'aimez-vous pas mieux lui donner proprement un de ces jolis coups d'épée, qui risquent de lui tirer un verre de sang avec tant de grâce ?... »

Non, ne lui dites pas cela, il vous prendrait pour un fou.

* * *

[Suit, dans ce petit livre, une seconde partie (la première étant « Apologie du duel », qui donne son nom au livre), intitulée « Souci de pages » comprenant deux chapitres : « De la mode » et « Soins de toilette » dont nous extrayons seulement cette citation :]

Or, nous autres, qui sommes d'esprit simple et rude, nous allons écrire ici de sombres vérités. Écoutez donc : un homme gras peut bien mettre un caleçon de cinq louis sur son ventre en œuf, il n'en sera pas moins comique. Il le sera même un peu plus, s'il présente son abdomen si précieusement enveloppé dans de la mousseline ou du satin. On doit en prendre son parti : quiconque a du ventre est ventru, et tous les chemisiers du monde n'y feront rien. L'imprudent qui s'est laissé engraisser, n'a qu'à renoncer à séduire en caleçon, voilà tout.

* * *